

# LES LE

## Les Livres de la semaine

Henrietta Charasson : *Mon Seigneur et mon Dieu* (Flammarion).

Jean Prévost : *Le Sel sur la plaie* (N. R. F.).

**S'**IL y a un snobisme immonde qui n'a réussi à s'introduire en France qu'à la suite d'une lente décomposition de la culture humaniste, c'est celui qui prétend qu'il n'est point d'œuvre d'art réussie sans la prédominance du mal. M. André Gide a trouvé la formule de ce snobisme. Mais la source remonte bien au delà des premières œuvres de l'auteur de *L'Immoraliste*. Là encore — et même dans la plus grossière erreur — il n'a rien inventé !

Prétendre faire de l'œuvre littéraire réussie l'apanage de sentiments bas, c'est (et l'on verra que je ne veux m'en tenir ici à aucune doctrine confessionnelle ou politique) enrayer Renan et Pascal, Nietzsche et Péguy, Dostoïewski et Dante. Que la lumière soit plus difficile à saisir que l'ombre, voilà qui n'est qu'un truisme banal. Mais ce qui donne aux tableaux de Rembrandt, par exemple, leur valeur magique et leur force, c'est cette tache centrale de lumière qui repousse et vainc l'ombre, ce rayon clair posé sur des visages terreaux.

Le signataire de cette chronique — et il le regrette — n'a pas souvent l'occasion de parler des poèmes qui paraissent au jour le jour. C'est qu'une certaine poésie contemporaine oscille trop souvent entre une obscure frénésie et un néo-romantisme niais. Ainsi M. Paul Eluard — le seul vraiment doué des surréalistes — n'a jamais su se dégager d'une préciosité alambiquée pour atteindre au tragique nu. Ainsi une foule d'autres, même gentils, même estimables, même experts en de beaux jeux formels, se contentent d'imiter intelligemment les « classiques du symbolisme » au lieu de parvenir, par une expression intérieure, aux sentiments vrais.

Mme Henrietta Charasson a su rompre avec les routines et avec les modes. Sa poésie de femme est féminine, mais elle apparaît d'abord humaine. Sobre, dépouillée, elle atteint ces cryptes profondes où se cache tout le secret d'une âme. Elle ne doit rien à l'imitation et elle reste simple. Elle rejoint l'universel et elle proclame sa croyance. Elle nous présente une figure sincère de l'homme et ne fait qu'une part mesurée à ce que les moralistes nomment les passions inférieures. Sa place demeure donc exceptionnelle par la qualité. Il y a des années que nous n'avions lu une série de poèmes qui bouleverse et touche comme les quelques pages qui composent *Mon Seigneur et mon Dieu*.

et mon Dieu.

Ce serait une indigne tricherie que de dissimuler la foi de Mme Henriette Charasson. Elle est catholique, d'un catholicisme qui soulève sa vie et sa joie. Son œuvre pourtant (l'a-t-elle voulu ?) trouvera des échos chez ceux-là mêmes qui se refusent à nommer ce que, par delà les formes visibles, ils pressentent du domaine du mystère. Le mystère est universel comme la simplicité.

Telle est, en effet, la première et la plus apparente qualité de l'art de Mme Henriette Charasson. Ses poèmes semblent presque dès l'abord écrits en une sorte de style parlé qui rappelle tout à fait les chansons populaires et les versets bibliques. On ne s'aperçoit qu'à la seconde lecture du beau métier que supposent ces chants clairs et larges. La simplicité n'y est plus seulement affaire de langage, mais de sentiment et de choix. Cet art dépouillé reste un art complexe, mais de l'alchimie poétique, on ne nous livre que le résultat qui est lumière.

Ainsi, s'adressant au Dieu qui reste présent dans tout le livre, Mme Henriette Charasson trouve ces mots de remerciement qui ouvrent d'immenses horizons :

*Comme c'est beau, ce que vous avez inventé là, les matinées et les soirs...*

Et, sur le même ton contenu, que de belles ombres élargissent, elle poursuit, quelques pages plus loin, évoquant la paix matinale :

*Est-ce qu'ils élèvent leurs âmes vers le Maître, tous ceux qui enfilent maintenant sabots et souliers ?*

*Ceux qui travaillent la terre et ceux qu'on appelle d'un nom si beau : les ouvriers ?*

La simplicité demeure, on le voit, un choix volontaire de mots humbles et presque usés, mais je ne sais quel sourd frémissement leur donne une sorte de souffle épique. Mme Henriette Charasson atteint au tragique sans forcer la voix. Son inspiration presque uniquement mystique est assez humaine pour lui suggérer ici ou là l'une de ces maximes pascaliennes dont seuls les poètes trouvent l'accent : *Et qu'est-ce qu'une barrière de pierre lorsque le cœur est sûr ?*

Mystique ou non, tout amour ne pourrait-il pas, de ces mots simples, faire le plus profond de sa loi ?

Certes, ce parti pris de simplicité n'est pas toujours sans inconvénients. On craindrait que parfois Mme Henriette Charasson bêtifie, c'est-à-dire abuse des antithèses élémentaires entre « grand » et « petit », « chaud » et « froid », « silence » et « bruit ». On souffre de l'entendre parler des « heures grises » et des « reflets roses du couchant. » Tout cet attirail n'est point fait pour un poète de sa qualité. Elle excelle à donner, à cette moelle de la langue qu'est le substantif, un sens trop plein et trop éclatant pour qu'elle consente à utiliser les locutions des rimeurs faciles. Il faut d'ailleurs reconnaître que ces faiblesses demeurent fort rares et que, le plus souvent, le poème coule comme ces ruisseaux limpides qu'ils recueillent, pour briller de mille feux, le moindre rayon de soleil.

*Encore un jour tout neuf accordé aux humains ! — La terre est vierge comme celle d'Adam à chaque nouveau matin. — Le jour sort des ombres de la nuit comme d'un conte de fées. — Sens le goût de cet air frais, mets à la fenêtre ta tête décoiffée. — Personne ne te verra que Celui pour qui ne comptent que les élans de l'esprit.*

Non sans hauteur, Maurice Barrès plaçait ces lignes en exergue de l'une de ses œuvres : « Je ne suis pas un écrivain gai... On est prié d'aller voir ailleurs. » Mme Henriette Charasson n'est pas non plus un écrivain gai. Mais imagine-t-on un homme qui puisse ouvrir certaines perspectives en bouffonnant ? Un Pascal amateur de gaudrioles n'eût sûrement pas été Pascal; et sous le calme apparent de

Montaigne, il ne faut ni beaucoup de sensibilité ni beaucoup de jugement pour discerner le respect et l'angoisse de l'éternité.

Sans rire bruyant, le ton de Mme Charasson n'est pourtant pas sans joie. C'est qu'en effet il n'est point pour elle de douleur qui ne comporte son espérance. Deux strophes d'un poème adressé par une mère à ses enfants marquent bien cette alternance du tragique et d'une joie, qui dépasse la tragédie. En voici le premier temps angoissé :

*Et vous aussi vous vous en irez un jour de la terre — O mes chers petits garçons ! — Et je ne serai pas là pour vous aider sur votre calvaire — A l'ultime pâmoison.*

Le second temps suit, où la certitude l'emporte, et avec elle, une confiance joyeuse :

*Eh bien ! non, ce n'est pas vrai, l'amour est plus fort et l'amour s'impose — Défiant le temps et l'éther — Je serai là, ô mes chéris, avec mes bras cachés, avec ma bouche close — Pour aider ma propre chair — Comme aujourd'hui je vous tendrai mon sein, mes genoux, mon épaule — Rien n'atteindra notre accord — Et vous me sentirez, ô mes chéris, qui vous accolle — Mère au delà de la Mort !*

On voit la puissance que peuvent atteindre ces simples prières. Il en est qui, par le ton, l'élan, l'humanité âpre et familière, la vérité des sentiments et des paysages, évoquent Péguy, le Péguy du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, c'est-à-dire peut-être le plus poignant et le plus beau. Il y a là une qualité du sentiment qui ne ment point. Les croyances elles-mêmes, qui sont strictes, de Mme Charasson, ne diminuent en rien le pouvoir d'universalité de son petit livre. Certaine grandeur, certain amour et certaine souffrance appartiennent à l'humanité tout entière. En une époque où les poètes se contentent volontiers de paradis artificiels ou incohérents, on aime que, sans aucun romantisme, un livre nous invite à tenir nos yeux quelque temps fixés sur les étoiles.

..

Avec M. Jean Prévost et son nouveau roman, *Le Sel sur la plaie*, nous redevenons spectateur des plus terrestres aventures. Le ressort du héros — Dieudonné Crouzon, un jeune homme tôt blessé dans son honneur et dans son amour-propre — son unique passion : la haine ! Haine pure ou ambition ? M. Jean Prévost semble hésiter pour son personnage, mais qu'importe puisqu'il le peint avec un vigoureux relief.

On peut aimer *Le Sel sur la plaie*, même si l'on a détesté la manière impassible et photographique de *Ernes Dequinquant*. L'auteur, certes, s'efforce ici de garder le ton le plus objectif, mais il y réussit sans cette application apparente, cette raideur qui font de plusieurs de ses romans des travaux d'excellent élève plus que des œuvres originales.

M. Jean Prévost, penseur confus (je sais peu de livres aussi ennuyeux que *Les Epicuriens français*), est un conteur soutenu et alerte. Ses personnages semblent, en effet, des personnages de nouvelle. Il leur manque certaine épaisseur, certaines ombres pour être des héros de roman. Ce cartésien n'aime point le mystère, cet élève d'Alain veut raisonner et distinguer... Or, le roman est une localisation du mystère individuel ou social. On conçoit alors que M. Jean Prévost y échoue toujours à demi.

Ce n'est point, pourtant, faute de métier. Les scènes successives du *Sel sur la plaie* sont admirablement agencées, trop bien, peut-être... Il n'y a pas un accroc dans ce tissu serré. On ne peut se tenir de songer cependant qu'à cette soie artificielle impeccable on préférerait une soie naturelle... Excellent dans un essai didactique (comme son maître Alain), M. Jean Prévost transporte dans le roman les qualités et les défauts d'un philosophe. Les chapitres sont courts (on craint même qu'ils ne soient de souffle court). Parfois il introduit une réflexion aiguë, pertinente sur la société, qui serait mieux à sa place, semble-t-il, dans un article que dans un récit. La poésie, enfin, est absente qui, sous une forme ou sous une autre, reste presque toujours nécessaire au roman.

Ceci dit, on lit sans ennui *Le Sel sur la plaie*. C'est de « l'ouvrage bien faite ». Peut-on exiger autre chose de M. Prévost ?

Jean-Pierre MAXENCE.

34.